L'élu campagnard

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 16

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-178827

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Nous sortons des élections; quatre ans s'écouleront sans que nos observations se trouvent opportunes; mais c'est précisément pour cela que nous en parlons dans ce moment; si notre critique est raisonnable, il faut lui laisser le temps de faire son chemin.

Qui sait? nous verrons peut-être à la fin de cette législature nos députés se réunir avant de quitter Lausanne et décider qu'aucun d'eux ne donnera une seule goutte de vin à ses électeurs. Ce jour-là ils auront l'approbation des électeurs eux-mêmes, nous en sommes certain. G. B.

L'élu campagnard.

Air : *Des Comédiens,* ou du *Philtre de Béranger.*

Chantons, amis, ces fils de la patrie,
Qui tous les ans daignent nous conseiller,
Au bien public ils consacrent leur vie,
Puissent nos chants partout les célébrer!

Il faut chanter, si quelquefois la brigue
Préside au choix de ces bons députés,
Et si le vin prodigué par l'intrigue
Coule partout à leurs chères santés.

Il faut chanter, quand la voûte sacrée,
Sous ses arceaux, les abrite une fois,
Et que sortis de l'urne dépouillée,
On les voit fuir durant cinquante mois?

Nous chanterons leur sage économie,
Quand voyageant pour un auguste emploi,
Et pour montrer à tous leur modestie,
Au dernier rang, ils prennent le convoi.

Nous chanterons, lorsque dans leur prudence,
Ils voteront, politiques adroits,
Et que rompant un éternel silence,
Ils parleront pour défendre nos droits.

Il faut chanter ces torrents d'éloquence,
De la tribune avec soin détournés,
Qui franchissant leurs bords avec violence,
Vont bouillonner au sein de nos cafés.

Il faut chanter, si pressés de s'instruire,
De la Cité ils suivent les détours,
Lorsque Phyllis, cherchant à les séduire,
Revêt pour eux ses plus brillants atours.

Nous chanterons leurs cœurs incorruptibles
Quand méprisant les faveurs du pouvoir,
Au fol amour des emplois, peu sensibles,
Plus haut que l'or ils placent leur devoir.

Enfin chantons leur noble tempérance,
Lorsqu'allumé par de savants discours,
Leur feu sacré s'éteint dans l'abondance
Du doux nectar qu'ils aimeront toujours.

Chantons, amis, ces fils de la patrie,
Qui tous les ans daignent nous conseiller,
Au bien public, ils consacrent leur vie,
Puissent nos chants partout les célébrer!

M. H.

Combien de fois n'a-t-on pas ri de l'ignorance prétentieuse, en matière de géographie, du peuple le plus spirituel de la terre? Ne lit-on pas chaque jour dans les grands carrés de papier, dont le but est d'amuser et d'instruire 38 millions de Français, des inepties que l'on ne pardonnerait pas à un écolier de douze ans.

Nous ne prétendons pas que le monde entier doive connaître l'histoire suisse par le menu et qu'un fils du Céleste-Empire doive pouvoir indiquer par cœur la date d'entrée des cantons dans la Confédération. Mais au moins que celui qui ne sait pas ait la bonhomie d'ignorer, au lieu de prétendre à la science universelle.

Ces réflexions nous sont suggérées par le lecteur d'un journal intitulé : *Revue illustrée des Eaux minérales, des bains de mer, des stations hivernales*, qui paraît naturellement à Paris, comme tout ce qui doit réussir. Le numéro du 14 janvier dernier consacre à la Suisse quelques belles colonnes ; c'est le lac de Zurich qui a les honneurs du journal élégant. A la première page se dessine une tour carrée, sombre, un bateau et une église; au-dessous on lit : *La Suisse. — Le lac de Zurich : vue de la rive habitée.* Nous avons vainement cherché la vue de la rive inhabitée, rien! C'eût été pittoresque, pourtant.

Mais le chef-d'œuvre du genre, c'est une gravure au-dessous de laquelle on lit :

La Suisse. — Zurich : Une villa sur le bord du lac.

Savez-vous ce que c'est que cette villa? Je vous le donne en cent, en mille, en tout ce que vous voudrez! — C'est la chapelle classique de Guillaume-Tell, avec les hautes montagnes du canton d'Uri, vous savez cette chapelle bâtie

« à n'a pllièce io la rotze fasâi on n'avance pllata » dein lo lé, »

comme dit notre histoire nationale :

Guillaume-Tell, sur les bords du lac de Zurich! Et l'histoire donc, écoutez-la :

« Zurich, dès le XIIIe siècle, avait pris un tel déve-» loppement, qu'elle fut déclarée ville de l'empire.

» Sa chronique est muette jusqu'au jour célèbre » (7 novembre 1309) où le son du cor retentit dans ses » vallons (*sic*). C'était celui de ses héros libérateurs. » Walter, Furst, Werner, Stauffacher, et Arnold, » convoquant sur le mont Rulti, au rendez-vous solen-» nel de la liberté, tous les montagnards qui vou-» laient secouer le joug des tyrans autrichiens. »

Entendez-vous ce cor qui convoque les citoyens de Zurich en assemblée populaire à la barbe des tyrans? ce train de plaisir pour le mont *Rulti*. Figurez-vous le citoyen Walter tendant la main à son ami Furst et Monsieur Werner donnant l'accolade fraternelle à son voisin Stauffacher!

Et tout cela est dit sans rire, pour la plus grande édification des élégantes qui vont étaler à Trouville les nouveautés des *faiseurs* à la mode.

Encore une fois, Messieurs les journalistes, ignorez la géographie et l'histoire, cela vous est permis, mais ne nous débitez pas des absurdités! Parlez-nous des triomphes de Thérésa et de la foule qui se presse au faubourg Poissonnière; des succès de la *Femme à*

barbe et des débuts de Monsieur *Pipe en bois*, mais de grâce, ne nous apprenez pas l'histoire de la Suisse !

S. C.

Voyage de Genève à Londres,

en passant par Lausanne.

VI.

Notre seconde entrée dans la salle du bal n'a pas eu la dignité et les grâces de la première. Le Palatin marchait courbe en appuyant ses deux mains sur une de ses côtes, meurtrie par la garde de son sabre ; le rabbin avait été cruellement oppressé sous le jésuite qui était un homme de poids, et il n'avait pas encore repris toute sa respiration; le Jésuite boîtait de la hanche gauche, moi de la droite, ayant peut-être le menton barbouillé du soulier de l'amoureux; celui-ci avait le nez sanglant, une bosse au front, et sa redingotte neuve couverte de boue ; Castor avait une mine piteuse, et sa queue entre ses jambes, et notre scélérat de commis, qui blasphémait contre la providence, précisément au moment de la chute du carrosse, avait la bouche teinte du sang de sa langue qu'il s'était mordue, par une juste punition du ciel, et portait sa tirelire sous son bras. La compassion que notre pitoyable retour a excitée s'est peinte sur la plupart des visages de l'assemblée, l'allégresse en a été interrompue pendant quelques moments ; nous nous sommes un peu reconfortés par quelques verres de vin et d'eau-de-vie. Cependant il fallait prendre un parti, il ne convenait à aucun de nous de s'établir dans ce village, il était donc question de continuer notre voyage, mais comment et par quel voiture? la nôtre ne pouvait être sitôt remise en état, et il n'y avait aucun ouvrier dans ce lieu-là capable de fabriquer un nouvel essieu. Après avoir raisonné et déraisonné pendant près d'une heure sans rien conclure, nous sommes convenus de tenir un conseil dans les formes sous la présidence de sa révérence jésuitique.

Dans ce moment, un des postillons est venu nous annoncer qu'il avait trouvé un grand chariot à échelles qui pourrait nous voiturer jusqu'à Neustadt : on a opiné là-dessus, et la pluralité pour partir tout de suite l'a emporté de cinq voix sur la mienne unique. Il devrait être établi, dans toutes les assemblées délibératives, que la voix mineure dut prévaloir sur la majeure, par la raison qu'il est à présumer que par tout où il y a plus de deux hommes assemblés, il y a toujours moins de sages que de fous.

On a chargé les bagages sur le chariot, et nous nous sommes agencés dessus. Il pleuvait, la nuit était des plus obscures, une lanterne trouble pendue sur le devant de notre détestable voiture éclairait tristement notre marche, et nous étions tous placés fort mal à notre aise.

M. Delorme, encore froissé des rudes gourmades de son manant de la noce, se tournait de tous les côtés sans pouvoir trouver une assiette supportable; excédé d'angoisse, il s'est écrié du ton le plus lamentable: morbleu, on n'a pas tort de dire que les petites choses produisent souvent de grands événements; qui diable eut pu présumer qu'une bouteille de vin, bue de trop à Landau par ces marauds de postillons que Dieu confonde, nous arrêterait cinq à six heures dans une noce de village, mettrait deux fois notre vie en péril, et peut-être trois, car, par ma foi, guindés comme nous le sommes sur cet exécrable chariot, il ne faut qu'une secousse un peu vive, patatras, et Dieu sait si j'en serais quitte pour crotter mes habits. Personne ne lui a répondu, et la conversation a fini là : il n'était guère possible qu'elle se soutint au milieu du tintamare continuel du chariot, et des hurlements des postillons, qui s'égozillaient en excitant leurs chevaux par toutes les imprécations de leur énergique idiome.

A sept heures du matin, nous sommes arrivés à Neustadt, mouillés, pétrifiés, accablés de sommeil et de fatigue, le jésuite et le rabbin nous ont quittés : nous sommes séchés, dégelés et dépétrifiés dans une auberge du faubourg auprès d'un poële, et après avoir déjeuné, nous sommes partis, le palatin, le comédien, castor, le jean-farine et moi dans une carosse d'extra-poste.

Nous sommes entrés à Manheim à onze heures. Cette ville, serait une des plus belles villes d'Allemagne, comme elle est la plus régulière, si les maisons, qui sont toutes semblables, n'étaient beaucoup trop basses, ce qui lui donne un peu l'air village : le château de l'électeur est vaste et superbe, mais il manque de goût et d'élégance. L'église des jésuites passe pour la plus belle que ces religieux aient en Europe.

M. Delorme m'a proposé de prendre avec lui une chaise de poste jusqu'à Francfort; cette proposition étant à l'avantage de ma bourse, nous sommes partis à trois heures après-midi, et nous avons passé la nuit à Happenheim.

Le lendemain, après avoir traversé une contrée étroite, par un chemin bordé de grands noyers, nous sommes arrivés à Darmstadt. Cette ville n'a qu'une porte,et n'est environnée que d'une simple muraille; j'ai remarqué en la parcourant qu'elle est assez grande et bien bâtie, mais mal peuplée, je n'y ai vu guère plus de dix à douze boutiques. Il y a un grand château, qui n'a encore que les murs extérieurs et le toit; sa construction ayant ayant été interrompue depuis plusieurs années, par une insuffisance de finances ; l'architecture en est élégante ; ce serait un des plus beaux châteaux d'Allemagne s'il était fini ; en attendant qu'il le soit, il tombe en ruine. Le prince a un vieux château à une petite distance de la ville, et quelques maisons de plaisance, où il passe la plus grande partie de l'année à se donner le plaisir de la chasse, sans trop s'embarrasser du gouvernement de ses sujets, dont il se repose sur des noms habiles, en qui il a une entière confiance. Il entretient environ trois mille soldats pour la garde de son pays, et six mille chasseurs pour sa ruine. Ce pays est de sa nature assez fertile, mais il manque de bras pour le cultiver, ce qui est cause qu'il produit peu ; d'ailleurs les parcs et les forêts en occupent la plus grande partie, et les bêtes fauves qui les habitent ravagent fréquemment les campagnes; le meurtre de ces animaux, et particulièrement des cerfs et des biches, y est défendu sous les mêmes peines que l'homicide ; un paysan qui les voit moissonner ses champs peut honnêtement et par douces manières les inviter et les mettre dans la voie d'en sortir, mais s'il s'avise de les maltraiter, il en est puni par une forte amende qu'il peut racheter par la prison ; et s'il en tue quelqu'un il est pendu. Cependant le prince fait massacrer de temps en temps par ses chasseurs un certain nombre de ces bêtes, dont il vend les peaux aux tanneurs de Francfort, et la viande à ses sujets qui sont obligés d'en prendre une certaine quantité de livres par ménage au prix qu'il lui plaît d'y mettre, c'est un des principaux articles de ses revenus.

Nous sommes arrivés le même jour à Francfort sur le Mein, où M. Delorme et moi avons pris congé l'un de l'autre.

Je connaissais déjà Francfort; elle ressemble à Strasbourg mais en laid, à peine y voit-on trois ou quatre édifices un peu remarquables, le magistrat et la plupart des habitants sont luthériens, c'est la religion dominante, les catholiques y ont une église, le juifs une synagogue, et les calvinistes qui y sont en très grand nombre, tant Allemands que Français, n'y ont et n'y peuvent avoir aucun temple, leur culte y est en abomination et absolument interdit, ils l'exercent dans un village du comté de Hanau appelé Bokenheim, à une lieue et demie de Francfort; sans doute que le judaïsme a plus de connexion avec le christianisme de cette ville que la doctrine de Calvin, puisqu'il y trouve plus de faveur.

J'ai pris un carrosse pour me rendre dans un village de la Hesse, d'où part le chariot de poste ordinaire qui va à Cassel ; j'y ai trouvé un Suédois, officier au service de France, qui allait dans son pays ; nous en sommes partis à midi.

(La suite prochainement.)

Description de Lausanne,

par Mme ***.

Des vallons en tous sens, ravins, fossés, coteaux,
Des pierres, des torrents et de bourbeux ruisseaux,
De grands rochers gisant étage sur étage,
Et du premier chaos le plus fidèle image :
Tel était autrefois l'aspect de ces beaux lieux,
Des corbeaux, des hiboux le solitaire asile,
Et qui d'aucun mortel n'avait charmé les yeux